

elaborates Goldstein's brilliant earlier publication on the anticlerical ends to which the Charcot school adapted (perhaps invented) the hysteria diagnosis (see *Journal of Modern History*, 1982), the relevance of Charcot's *démarche* for the psychiatric profession remains problematic. This leaves similarly fragile some of the implications drawn in the conclusion about how and why French psychiatry changed during the Third Republic. It seems likely that both the psychiatrists and the neuropathologists abandoned the moral therapy paradigm (to which the latter group had never been committed) for reasons about which Goldstein is curiously silent, namely the rise of an alternative conception, that of hereditarianism or degeneration theory.

Console and Classify is not a synthesis in the conventional sense of bringing together or reconciling all that has been written on a subject, by now a considerable corpus in this instance. Selective yet opportunistic and wide-ranging in sources and methodology, this is a work of distinctive originality and penetrating insight. It is written with lucidity and elegance, even a certain confident scholarly panache, that make it a pleasure to read.

Toby Gelfand
University of Ottawa

* * *

Richard Hellie — *Slavery in Russia, 1450-1725*, Chicago, University of Chicago Press, 1982, xix, 776 p.

Voici une étude très détaillée et très dense de l'esclavage « *kholopstvo* » en Russie moscovite. Se basant sur une documentation variée (contrats de mariage et d'achat, testaments, codes de lois, documents d'enregistrement et de manumission, sources généalogiques, attestations de cadeaux et de dots, décisions de cours de justice et règlements hors cours), quoique limitée à la fois dans le temps et dans l'espace (80 p. 100 des documents datent des années 1581 à 1603 et 92 p. 100 d'entre eux, touchant 2 499 propriétaires d'esclaves et 5 575 esclaves, proviennent de la région du nord-ouest, autour de Novgorod), Richard Hellie présente une image extrêmement saisissante de cette strate de la société moscovite (environ 10 p. 100 de la population (689)). L'intérêt de ce livre tient à l'originalité de la recherche et de la présentation (l'analyse a été menée à l'aide d'un ordinateur et l'ouvrage abonde en cartes — d'une lecture pas toujours facile, cependant —, en graphiques et en tableaux de toutes sortes) et, davantage, à son amplitude : l'approche est multidisciplinaire — l'auteur faisant appel à des notions de droit, de psychologie, d'anthropologie et de sociologie — et comparative — l'auteur soulignant les similitudes et les différences, plus significatives encore, avec d'autres sociétés ayant également connu l'esclavage, aussi éloignées dans le temps et l'espace que, par exemple, celles de la Mésopotamie, des États-Unis, de la Chine, des îles Vierge, de la Grèce et de la Rome antiques. À l'aide de telles comparaisons, Hellie attribue au système moscovite une certaine humanité, une certaine « douceur », dues à l'influence du droit lituanien et, davantage, au fait que la plupart des esclaves étaient, comme leurs maîtres, des Russes de religion orthodoxe.

Le livre est divisé en deux parties (ce qui n'exclut pas certaines répétitions, 141 et 520; 378 et 692) : la dimension juridique de l'esclavage (définition des divers types d'esclavage; relations maîtres-esclaves-société; institutions et autorités chargées de faire respecter la loi; procédure et frais afférents; et sources — prisonniers de guerre, de naissance, pour criminalité ou pauvreté) et la dimension sociologique de l'esclavage. Moins sèche, moins légaliste, cette deuxième partie présente un portrait de l'esclave-type de l'époque. Celui-ci est jeune (environ 25 ans), d'un prix peu élevé à l'achat, célibataire, mâle, déraciné, sans grande habileté manuelle; il accomplit des tâches très variées : de production et d'administration sur les grands domaines fonciers, de service à l'armée et sur la place du marché, de fonctionnariat au sein de l'appareil étatique, aux niveaux central et provincial, et, surtout, de travail domestique. Mobilité sociale et multiples possibilités d'emploi, donc, lesquelles ne seront restreintes qu'au XVII^e siècle, en raison d'une certaine stratification de la société moscovite.

Si un tel système constitue autant une source de prestige et de main-d'œuvre qu'un signe de richesse pour l'élite de la société (les fonctionnaires du gouvernement formant l'immense majorité des proprios), il présente également d'indéniables avantages pour l'esclave lui-même : soit de pouvoir échapper à des obligations familiales ou au bras fiscal du gouvernement, soit de constituer souvent la seule alternative à la faim (leur nombre, en effet, a tendance à croître en hiver et en période de famine) — en somme, d'être une forme de bien-être social pour les indigents en raison de la non-intervention de l'État et de l'Église d'alors. Cette dernière préoccupation — celle du gîte et du couvert — est si cruciale qu'elle relativise l'importance de la fuite, pratique pourtant très répandue et principale forme de résistance, car souvent l'esclave, pour survivre, n'a d'autre alternative que d'aliéner, à nouveau, sa « liberté » à un autre seigneur. Dans un tel contexte, le processus de manumission, peu répandu du reste, ne revêt qu'une signification toute théorique. Pourquoi, se demandera-t-on, un système apparemment si bénéfique à tant d'individus, est-il aboli, d'abord graduellement, puis définitivement en 1723, sous Pierre le Grand ? Ce sont les besoins accrus du gouvernement, tant en soldats qu'en payeurs de taxes, qui provoquent sa disparition.

La conclusion du professeur Hellie, présentée sous forme d'hypothèse — à savoir, l'influence déterminante, voire contraignante de l'esclavage en Moscovie sur l'évolution de la société russe dans son ensemble —, me semble discutable : 1) en raison de la faiblesse, plus absolue (10 p. 100) que relative, de cet élément de la société; 2) le développement de l'autocratie russe, les modes de comportement de l'élite dirigeante, ne s'expliquent-ils pas davantage par la capacité des grands princes, puis des tsars, s'inspirant de la tradition léguée par les Mongols, à imposer à tous la notion de service que par la présence d'un certain nombre d'esclaves parmi leurs serviteurs ? Beaucoup plus convaincant m'apparaît l'impact de l'esclavage sur le développement du servage avec lequel, d'ailleurs, il se confond au XVIII^e siècle.

Finalement, l'abondance des termes russes dans le cours du récit aurait rendu souhaitable la présence d'un glossaire.

Jean-Guy Lalande
Université d'Ottawa